

GÉRARD MENDEL

La crise de la psychanalyse

La psychanalyse en tant que corps constitué et que corps de doctrine est fort malade, il n'y a que le public à ne pas le savoir. Dans les rangs mêmes de la corporation, la durée de survie qu'on lui prête se compterait, en années, sur les doigts des deux mains, au maximum. Ensuite : un éclatement en petits groupes dont la cohérence serait assurée par la nécessité d'un minimum de surface sociale pour chacun de ses membres.

Situation malsaine, étrange, et surtout tout à fait inattendue pour celui qui, ayant débuté dans le métier au cours des années 50, a connu l'époque du triomphalisme. Comment en est-on venu à l'actuelle situation ?

Je voudrais défendre ici l'hypothèse que la crise de la psychanalyse, d'origine certainement complexe, est peut être bien en rapport avec un phénomène de négation de tout ce qui est d'origine sociale et avec une appréhension erronée de ce qui concerne, dans ce réel social, le pouvoir.

En somme, pour elle, le pouvoir social, c'était de l'ordre du seul fantasme de puissance ou de toute-puissance. Et entre non-pouvoir social et angoisses de castration ou de néantisation, pas, non plus, de barrière conceptuelle ou théorique. La psychanalyse ne dispose pas d'une théorie lui permettant de distinguer ce qui est de l'ordre du réel social et de ce qui est de l'ordre de sa transcription subjective et fantasmatique chez l'individu.

La psychanalyse se serait ainsi laissé envahir par l'idéologie ambiante, qui, elle, n'est pas un fantasme, et sans même le savoir puisqu'elle lui déniait toute existence. Et, ne rencontrant ni frontières ni limites, soit dans l'ordre de la pensée du fait de la déliquescence générale des « sciences » humaines et sociales, soit dans l'ordre de la pratique du fait de la meilleure tolérance publique, elle se serait doucement laissé gagner par l'illusion de la toute-puissance et serait devenue purement et simplement une « conception du monde ».

Pour être plus précis, elle, la psychanalyse, nous a appris à peu près tout ce que nous savons sur l'enfance et l'enfant dans nos sociétés. Mais

ce serait là, du moins, nous le prétendons depuis nombre d'années, tout ce qu'elle peut nous enseigner.

Elle n'a ni les outils, ni les concepts pour étudier le « reste » : qu'il s'agisse du pouvoir, de la société, du travail, du « faire » en général ; qu'il s'agisse de la vie psychique de l'adulte engagé dans ses activités, de la formation de la personnalité dans d'autres sociétés, ou du futur et de l'avenir en général ainsi que Lucien Goldmann l'avait bien noté.

Pour penser ce « reste », il faut sortir de la psychanalyse. Mais, alors, commence le problème irrésolu qui est celui de la manière dont elle s'articule avec ce qui n'est pas elle. Sa splendide autarcie conceptuelle ne favorise certes pas l'étude des points d'acerochage avec l'extérieur : histoire, société, biologie, etc. Quand quelque chose la gêne, elle nie purement et simplement cette chose. Quand on lui dit qu'elle extrapole abusivement de la société dans laquelle elle est née à toutes les sociétés passées, présentes et à venir, elle répond en parlant d'une nature humaine éternelle ; d'un Père dont le fantôme hante les inconscients depuis les origines de l'humanité ; d'une structure œdipienne immuable qui, non contente d'être an-historique, produirait l'Histoire, ainsi réduite à un théâtre d'ombres.

Elle a réponse à tout.

Si la Biologie la gêne en lui faisant remarquer que la thèse de l'hérédité des caractères acquis, si chère à Freud, était déjà abandonnée par la science du vivant de ce dernier, elle rétorque que la Biologie est aveugle en ce qui la concerne elle-même et qu'elle ferait bien mieux d'intégrer à sa réflexion la lutte de l'instinct de mort et de l'instinct de vie. Que pèsent les éprouvettes du laboratoire devant le fantastique *Space Opera* freudien !..

Si la sociologie relève la tête, Freud n'hésite pas à lui dire qu'elle, la sociologie, n'est « que de la psychologie appliquée » et qu'« il n'existe que deux sciences : la psychologie pure et appliquée, et les sciences de la nature » (1). Escamotées, ainsi, l'économie, l'histoire, la sociologie, l'idéologie...

Qu'on me permette ici une simple anecdote.

Tout récemment avait lieu une soirée de travail organisée par l'Association psychanalytique à laquelle j'appartiens sur le thème et sous le titre de *L'adolescent d'aujourd'hui*. Au fur et à mesure que les rapports et la discussion progressaient un profond malaise me gagnait. Les rapporteurs décrivaient des cas avec une finesse clinique, une culture théorique, un sens de l'humain qui étaient tout à fait remarquables ; ces adolescents avaient eu bien de la chance de rencontrer de tels psychothérapeutes.

Mais, aussi, à aucun moment, le problème ne se trouva abordé qui concernait le fait de savoir si des changements psycho-affectifs, et dans ce cas lesquels, étaient intervenus par rapport aux adolescents d'autrefois. Bien entendu, sur ce point les avis peuvent différer. Mon malaise venait de ce que la question ne fut tout simplement pas posée. Comme

(1) S. FREUD, *The question of a Weltanschauung*, Ltd. Ed., 1933, vol. 22.

si la dimension, *la pensée du changement* étaient impensables pour le psychanalyste.

Il y a là quelque chose de fondamental, tenant à des problèmes non résolus d'ordre théorique. Qui ne tiennent pas seulement à la position d'un probe artisan amoureux de la belle œuvre et perdu dans une société de production de masse, ou au fait, tel l'astronome de la fable tombé dans le puits, de marcher tellement au radar intérieur du contre-transfert qu'on ne voit pas le monde changer autour de soi.

Je vais donc essayer de cerner la crise actuelle de la psychanalyse. A partir de l'hypothèse que le fait social se venge d'autant plus facilement qu'on lui nie toute existence, ce qui oblige le dénégateur à vivre en pleine illusion et à s'imaginer magiquement que son fauteuil est posé dans les nuages supraterrrestres.

J'essaierai ensuite de montrer comment la démarche et la pratique sociopsychanalytiques, prenant en compte l'inconscient et le social, l'enfant et l'adulte, pourraient peut-être aider la psychanalyse à mieux délimiter son paradigme particulier. Mais précisons bien que si la sociopsychanalyse se sert, dans son travail même, de la psychanalyse, cette dernière n'a nullement besoin de la sociopsychanalyse pour son propre usage interne, mais seulement pour un usage externe : en donnant à voir les effets de la logique propre du social.

1. LA CRISE ACTUELLE DE LA PSYCHANALYSE

En somme, la psychanalyse aurait procédé pour le social comme le psychotique pour la réalité extérieure (2).

On se souvient des textes si importants de Freud où celui-ci nous dit que si, chez le névrosé, le conflit se situe entre Moi et Ça, il est, chez le psychotique, entre Moi et monde extérieur. Chez ce dernier, dans une première étape la réalité extérieure est niée (et non simplement évitée ou ignorée comme pour le névrosé), et dans une seconde étape le monde même (ou une partie) est remodelé, en particulier grâce à un surinvestissement de certaines représentations verbales préconscientes.

N'est-ce pas cela même que le lacanisme a réussi, dans une large mesure, à s'imposer pour l'heure comme perspective ? Un monde vidé, sans la

(2) Qu'on veuille bien ne voir ici nulle malice. D'ailleurs Freud ne nous a-t-il pas prévenus que « en pensant abstraitement (...), il est indéniable que notre raisonnement philosophique acquiert alors dans son expression une ressemblance indésirable avec le travail mental des schizophrènes ». Cf. *La révolte contre le père*, pp. 329-347.

Par ailleurs, et en particulier dans les textes que nous avons ici en vue, Freud parle de notre rapport à la réalité extérieure comme d'un rapport transparent. Or, quel que soit l'élément en cause de cette réalité notre rapport à lui est, à notre sens, médiatisé par une certaine idéologie (issue de la logique d'un certain social), catégorie tout aussi inévitable et constitutive que celles de l'espace et du temps chez Kant.

société et sans les autres ; un monde-miroir dans lequel Narcisse mire mortellement son image (ou son désir) qu'il feint, pour survivre et sans trop y croire, de prendre pour l'image (ou le désir) d'un autre. Première négation, donc : la société. Deuxième négation : l'autre. Un monde parlé par le langage : un langage si hégémonique et tout-puissant qu'il impose sa loi à l'inconscient lui-même. Troisième négation, donc : l'inconscient dans sa spécificité.

Cette cure radicale de négativité, vrai remède de cheval, a pu faire quelque bien à la psychanalyse, engluée dans une positivité normative. Mais le criticisme décapant du lacanisme s'est vite mué lui-même en idéologie normative, et sa négativité en néo-positivisme scientiste à formulation pseudo-mathématique. De toute manière, le « bon choix » ne nous paraît pas celui entre positivité *ou* négativité, mais celui, dialectique, d'un articulé de la positivité *et* de la négativité.

Ce n'est pas tant cela, d'ailleurs, qui nous intéresse ici que la raison du succès du lacanisme, problème, lui, d'ordre sociologique.

Plusieurs causes ont joué.

D'abord, l'accord entre cette idéologie et le vécu des analystes depuis vingt ans : un divan et un fauteuil posés dans les nuages. Le lacanisme légitimait le sentiment d'être comme des demi-dieux, et même plus soumis à cette dernière trace du réel qu'est l'efficacité thérapeutique. Etrange syncrétisme religieux dans lequel un Grand Prêtre au langage hermétique bénit les noces cosmiques du Phallus et de la grande Maya universelle, et où, issus du Livre, le Nom et la Loi-du-Père parviennent finalement à s'écrire avec ces Nombres pythagoriciens que sont les mathèmes. Il y avait là de quoi plaire, au premier abord tout au moins, à certains courants fidéistes.

Ensuite, des milliers de travailleurs intellectuels ou semi-intellectuels, le plus souvent menacés par le chômage dans leur profession (formateurs, psychologues, éducateurs, enseignants) se sont précipités vers cet Eldorado socialement non protégé (3), poussés par le désir de devenir psychanalyste. Le lacanisme leur a fourni légitimité et idéologie. Légitimité : « le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même » ; idéologie : le silence de l'analyste (qui arrange bien celui qui, en l'absence de formation, ne sait trop quoi dire), et un décodage en « symbolique-imaginaire-réel » qui tient lieu de l'analyse de ses propres réactions. — Occasion manquée : car cette « prolétarianisation » aurait pu transformer bénéfiquement la psychanalyse. Sous réserve d'une formation (une véritable psychanalyse personnelle) ; d'une supervision sérieuse dans les premières années d'exercice ; de perspectives théoriques qui ne soient pas celles d'une pure idéologie faisant office de mur défensif contre son propre Inconscient ; et, sous réserve, enfin, d'une

(3) Nous ne disons pas qu'il faille un diplôme socialement reconnu. Mais que, à ignorer le social et la société, à se vouloir hors-les-murs de toute cité, la psychanalyse a reçu là un terrible boomerang. Il convient également de reconnaître et de dire que certains de ces « nouveaux analystes » ne manquent ni d'intuition ni de prudence ni de talent potentiel.

non-confusion entre ce qui ressort de la logique du social ou de la logique inconsciente.

Plus largement, des secteurs importants de la petite bourgeoisie intellectuelle ont trouvé réponse à leurs inquiétudes avec le lacanisme. A eux, sans bases sociales véritables, sans solidarités historiques, sans projet politique, Lacan parlait, comme tel sous la Restauration, des « mystères du Moi ». Et le thème d'une aliénation universelle était comme un baume sur leur sentiment d'aliénation sociale. Quant à leur peur de la prolétarianisation, le fait d'apprécier Lacan (ou de simplement citer son nom) était bien le signe — le signe et le faire signe — qu'on n'est certes pas un « manuel ».

De ce côté-ci de l'Atlantique, ce fut donc un lacanien « quatre pas dans les nuages ». Et, de l'autre côté, avec la psychologie du Moi, avec la théorie du Moi (partiellement) a-conflictuel, ce fut l'entrée en force de l'idéologie sociale nord-américaine dans la psychanalyse. Du consensus souhaité entre les classes sociales, d'une société souhaitée a-conflictuelle, on passait directement à un consensus intrapsychique affirmé et à un Moi enfin à l'abri de l'Inconscient — aussi à l'abri, aussi protégé, que la bourgeoisie souhaite être à l'abri et protégée de l'Histoire en train de se faire.

Mais, demandera-t-on, où se situe la négation du fait social, puisque, au contraire, ici avec Hartmann, il paraît occuper tout le terrain, y compris celui entre divan et fauteuil ? Certes, il l'occupe ce terrain. Mais à l'insu des théoriciens du Moi a-conflictuel !

Et qu'il s'agisse du lacanisme hors l'Histoire (et hors tout, à vrai dire) ou de la positivité pragmatique des Américains, dans les deux cas c'est la perspective agonistique de la psychanalyse qui s'est perdue : Freud ne nous parle pas d'une castration accomplie et à assumer, mais bien de l'intolérable et *inévitabile* angoisse de castration, de l'*irréductible* conflit intrapsychique : en un mot, il nous parle de l'amour *et* du manque, et non simplement de l'un *ou* de l'autre.

Dans ces deux cas — Lacan ou Hartmann — la non-prise en compte du social et de ses contradictions, la cécité sur le problème de son articulation avec le psychique ont abouti, comme on pouvait s'y attendre, à des effets de conservatisme social. Consensus psychique, consensus social pour l'un. Et, pour l'autre, le Même sera toujours le Maître : la loi (fort phallogratique) du Père, l'ordre symbolique du langage définissent les limites intransgressibles d'une nature humaine hors l'Histoire. Ce qui, en l'état présent des choses un peu partout dans le monde (on s'intéresse fort à Lacan en Russie), arrange bien le pouvoir en place.

La psychanalyse, ce sont des psychanalystes. Et des psychanalystes, c'est une vie quotidienne. Insignifiantes, méprisables, peuvent apparaître les contingences de ce quotidien vues depuis un supraterrestre Olympe. En réalité, faut-il le rappeler, ce quotidien détermine profondément notre manière de penser. Et c'est le rôle de l'idéologie de couvrir du manteau de Noë toutes nos contradictions, de faire de nous de belles âmes, de purs esprits — socialement désincarnés.

En premier lieu, l'exercice professionnel de la psychanalyse comporte par soi-même un élément désocialisant. Chaque profession a ses maladies professionnelles. Ici, le contact d'inconscient à inconscient plusieurs heures par jour, l'obole glissée de la main à la main, le petit nombre des patients et leur rapport de dépendance psychologique favorisent la vision d'une société composée de la simple addition d'individus.

Plus encore : les différents acteurs sociaux, les travailleurs de tous les corps de métier perdent en s'allongeant sur le divan — comme s'il ne s'agissait que d'un vêtement d'emprunt — tout ce qui fait d'eux des adultes engagés dans le présent professionnel et social et dans des solidarités de classe à un moment particulier de l'Histoire. « Demeure alors l'homme, l'individu éternel, pourrait dire le psychanalyste, l'homme nu tel qu'en lui-même l'éternité le change, l'homme auquel nous aurons à faire de tout temps. »

Mais dans cela, par quoi l'analyste peut trouver une sorte de confirmation que le social et l'Histoire, ce n'est pas finalement pas grand-chose, on peut, au contraire, trouver argument pour prétendre que celui qui est allongé sur le divan, c'est (et ce n'est que) l'enfant d'une enfance socio-culturelle et de classe. « De classe » signifiant qu'il existe dans notre société une idéologie et une éducation dominantes concernant l'enfance et qui sont imposées, en particulier à l'école.

L'analyse, si elle fait ainsi revivre une néo-enfance, fait revivre celle-là précisément et nulle autre, qui autrefois fut voulue par l'idéologie et l'éducation bourgeoises. Entre divan et fauteuil existe une relation d'individu à individu qui recoupe étroitement celle existant entre parents et enfants dans la famille nucléaire bourgeoise : coupure préalable avec tout ce qui est vie de groupe, avec tout ce qui est solidarité avec des pairs, acte, travail, vie libre du corps, jeu ; fabrication artisanale d'un Père ; formation intrapsychique d'un Surmoi et d'un Idéal du Moi par identification à ce père. — L'analyse ne fonctionne, en réalité, que parce qu'il y a adéquation entre les conditions pratiques de la technique de la « cure », le processus particulier qu'elles entraînent, et l'enfance individualisée et individualisante d'une certaine société. Au point qu'il est très difficile pour des enfants élevés collectivement en *kibboutz* de faire ultérieurement une analyse (4) ou qu'il est impossible à des Dogons, vivant dans des structures collectives, de supporter le type de rapport individuel de l'analyse (5).

En somme, une analyse = être un peu plus bourgeois, et moins névrosé, si l'indication a été bien posée. Pourrait-il en être autrement ? Vaste problème auquel nous n'essaierons pas de répondre ici (6). Mais avant de

(4) BETTELHEIM, *Les enfants du rêve*.

(5) PARIN et MORGENTHALER, *Entretiens psychanalytiques avec les Dogons*.

(6) Disons seulement que le problème se pose de la rupture éventuelle des anciennes solidarités effectives durant une analyse, laquelle risque de favoriser un égotisme social. Problème, tout autant que celui, classique celui-là, de ne pas prendre de décisions engageant l'existence avant que l'analyse soit suffisamment avancée.

jeter la pierre, que les gens de gauche s'interrogent sur le fait de savoir si les organisations dans lesquelles ils militent reproduisent ou non, elles aussi, dans leur fonctionnement les mécanismes contre lesquels ils souhaitent lutter. L'ordre bourgeois sur le divan ? Probablement. Et dans les partis de gauche ?

Une psychanalyse n'est ni un voyage initiatique, ni une relation religieuse, ni une forme de pensée philosophique. Elle est porteuse d'une double expérience : celle de faire vivre, et certes sur un mode traditionnel et patriarcal, une nouvelle enfance qui vient pallier, en partie, les failles pathologiques de l'enfance autrefois vécue ; et celle de montrer à vif sur soi-même comment, et avec quelle force et subtilité, l'Inconscient fonctionne dans le présent.

S'ajoutant à l'élément désocialisant vu plus haut et à tous les facteurs induisant une idéologie individualiste, l'exercice professionnel de l'analyste promeut, ainsi, une vision « familiale » des choses de la société.

Enfin, et Castel a bien insisté sur ce point, la méthode psychanalytique, telle que codifiée par Freud, est adaptée à la société libérale bourgeoise (promotion de l'individu considéré comme unité pertinente, libre choix de l'analyste, libéralisme économique et politique, contrat, rapport d'argent, etc.). Adaptation non par le fait du hasard ou d'une nécessité intemporelle, mais parce que la psychanalyse est née dans une certaine société et au sein d'une certaine classe.

La critique de la société viennoise par Freud risque de leurrer : elle est sans doute plus affaire de circonstance que structurelle. La non-intégration sociale de Freud ne fut pas de son fait, mais lui fut imposée, en particulier de par l'antisémitisme ambiant. Et n'y a-t-il pas comme un lien de cause à effet entre le fait que l'accent très important mis, jusqu'à 1908 tout au moins, sur les causes sociales des névroses, la répression sexuelle par la société, etc., devint de plus en plus mince au fur et à mesure que la psychanalyse devint socialement reconnue ?

Mais, ici, la perspective peut, sans doute, être utilement renversée.

Car si la méthode freudienne était adaptée à une certaine forme de société (en gros : la société libérale bourgeoise), alors son reflux et sa crise actuelle nous interrogent avec insistance.

Réflexe et crise ne seraient-ils pas, en effet, le reflet de la crise actuelle de la démocratie, et le signe de cette « fin du politique » qu'essaie de légitimer la sociologie nord-américaine (7) ? Le reflet et le signe de la crise des libertés dites formelles à l'âge de la Trilatérale et des Multinationales ? Le reflet, enfin, de la crise de l'individu manipulé par les conditionnements de masse et poussé à régresser, quasi de force, vers les plaisirs et les angoisses de l'archaïsme alors que s'affirme toujours plus sa dépossession en pouvoir sur sa vie ? Chaton frileux, il en est réduit à chercher un peu de chaleur humaine dans les groupes fusionnels dits de « potentiel humain », de bio-énergie, de créativité...

(7) Pour reprendre le titre de l'excellent livre de Pierre BIRNBAUM.

A vivre dans les nuages d'un irréel Olympe suprahistorique, les psychanalystes n'ont pas senti le tournant qu'avaient pris le monde et la société vers un capitalisme d'Etat technocratique. Et la nouvelle bourgeoisie d'Etat, après avoir pressé le citron psychanalytique et favorisé le succès de ses dérivés idéologiques conservatrices (lacanisme ou hartmannisme), fait à présent davantage confiance pour tenir la société de masse aux mass media manipulés, et à une idéologie carrément scientiste axée sur la biologie. Avant d'en venir, peut-être, à un fascisme « doux » dans lequel la « pilule de bonheur », une sélectionnée, l'hormone cérébrale peut-être, ferait apparaître comme barbares et préhistoriques aussi bien les goulags et la torture que l'alcool, le H et les tranquillisants.

En un mot, le Pouvoir aura de moins en moins besoin de la psychanalyse. L'artisan psychanalyste et son culte des valeurs individuelles deviennent suspects aux nouveaux politiques.

Si nous observons à présent le champ même de la psychanalyse, que voyons-nous ?

Primo, elle se trouve depuis plusieurs années dans l'impossibilité de comprendre les modifications intervenues dans la symptomatologie clinique. Qu'il s'agisse de l'accroissement des formes névrotiques ou psychonévrotiques atypiques (*border-line*, états limites, etc.) ou de la simple angoisse, de l'accroissement des réactions dépressives ou des organisations évoluant vers des maladies psychosomatiques. Ou qu'il s'agisse des formes et des difficultés nouvelles de la maturation de la personnalité chez l'adolescent — ce que nous avons appelé en 1969 la « crise de générations » pour la distinguer du classique conflit de générations. Devant toutes ces modifications, la réflexion psychanalytique est paralysée par la croyance en une nature humaine immuable et hors d'Histoire. Le refus d'une prise en compte du social et de ses logiques empêche d'œuvrer avec l'hypothèse d'une sociogenèse partielle de l'Inconscient et empêche d'examiner le travail de l'idéologie sociale au niveau conscient dans la personnalité, c'est-à-dire à l'intérieur du champ des processus secondaires.

Secondo, la faiblesse de la théorisation apparaît affligeante pour tout ce qui concerne l'adulte. Le « Moi adulte », le « Moi fort », le « Moi adapté », le « Moi génital » sont autant de cache-misère théoriques. Et, par exemple, il apparaît impossible de comprendre la sublimation en dehors de la prise en compte du social, puisque ce processus est à la charnière de ce domaine et du champ psycho-affectif individuel (8). Il convient, enfin, de dire qu'entre les positions freudiennes, kleiniennes, lacaniennes il s'agit de bien davantage que d'une confusion des langues : c'est l'ensemble des perspectives théoriques qui est différent.

(8) Cf. notre article sur la sublimation artistique, *RFP*, 1964, pp. 729-808, dans lequel nous mettons en rapport le processus de sublimation artistique avec l'identification à l'œuvre (et non à la personne) d'un créateur admiré, cette œuvre étant à la fois expression et élaboration complexes de forces pulsionnelles individuelles et produit social à l'intérieur d'une époque et d'un style propre à cette époque.

Tertio, au plan institutionnel, et pour ne parler que de la France, la psychanalyse en tant que corps constitué, qu'association est pratiquement désagrégée.

Cette désagrégation apparaît, elle aussi, directement en rapport avec la non-prise en compte du social et de ses logiques propres.

Une organisation, une association — c'est du social. Or, les tensions à ce niveau ont été et restent constamment interprétées par les psychanalystes en termes psychologiques : volontés de puissance de leaders, séquelles de transferts latéraux, etc.

Ces éléments, certes, existent. Et nous y ajouterions volontiers, pour notre part, le fait d'avoir abusivement étendu les indications de la psychanalyse, ce qui ne va pas sans retentissements inconscients sur la psychologie de l'analyste.

Mais, avant tout, d'où proviennent les tensions dans les organisations de psychanalystes ? De problèmes de pouvoir et non de puissance, de rivalités économiques aiguës — ceux-là mêmes et celles-là mêmes à l'œuvre à l'intérieur de notre société ; d'un psychologisme naïf qui déréalise la réalité en l'interprétant en termes de relations parents-enfants, alors qu'il s'agit bel et bien de l'adulte social qui est ici concerné au premier chef.

Mais les liens entre le social et ces phénomènes qui touchent à la vie du psychanalyste, à l'exercice de son métier, à sa réflexion théorique, ces liens paraissent échapper à sa perception. Tant il est vrai que la conscience du social a, elle aussi, ses zones obscures, ses « refoulements », et ses mécanismes de défense. Et à l'idéologie sociale, on pourrait appliquer mot pour mot ce que Freud écrivait du transfert : qu'« il domine toutes les relations d'une personne donnée avec son entourage humain » et qu'« il agit avec d'autant plus de force qu'on se doute moins de son existence ».

Si j'ai pu sembler critique dans ce bilan, cette critique est le fait avant tout d'un amour quelque peu déçu.

Car la psychanalyse me paraît avoir apporté des éléments irremplaçables de connaissance concernant la formation de la personnalité de l'enfant et la place occupée par cet enfant dans la personnalité de l'adulte.

Imaginons seulement qu'eût existé, vers 1880, la pharmacologie actuelle (antidépresseurs, neuroleptiques...) : quelle vision mécaniste, scientiste aurions-nous alors aujourd'hui de l'individu ! Escamotés l'inconscient et ses processus primaires, la logique du rêve, la sexualité infantile, le transfert et la projection, les identifications !... Escamoté le fait qu'au niveau spécifiquement humain l'homme est un être de signification, et que chez lui tout est porteur de sens, tend vers une communication avec l'autre, les autres — fût-ce par la folie ou par le délire. Escamotées, alors, la complexité des processus psycho-affectifs, la place centrale chez l'être humain des fantasmes et de leur organisation qui vient doubler toute notre intellectuel rationalité ; escamotée la base sur laquelle

s'élève l'édifice psychique : la culpabilité (9). Escamoté le fait que l'on peut avoir accès à ce domaine par le travail analytique et que — fait à lui seul stupéfiant — il est possible, à l'âge adulte, de revivre une ou des néo-enfances, et d'élaborer une culpabilité excessive.

Bien plus largement encore, aucun chemin n'aurait conduit à l'étude des diverses imbrications du psycho-affectif enfantin avec la pensée idéologique d'origine sociale. La voie aurait été fermée vers la notion même d'une personnalité adulte travaillée par l'idéologie et répercutant en son sein les contradictions sociales, d'une personnalité susceptible d'être produite par l'agir qu'elle produit. Il eût été par trop facile de prétendre : « Simple chimie du cerveau que tout ceci ! Un peu trop ou pas assez d'une hormone ! »

Si j'ai insisté sur la crise actuelle, ce n'est certes pas dans une intention de diluer le paradigme psychanalytique au sein d'un paradigme plus vaste — fût-il sociopsychanalytique. Mais dans l'espoir que ce paradigme soit mieux délimité, qu'en soient enfin marquées les frontières.

D'abord, la frontière à l'intérieur de son objet même d'étude : à savoir la psychologie individuelle. Chez l'adulte, répétons-le, la psychanalyse ne paraît pouvoir nous parler que de l'enfant, de ce qui s'est mis en forme au cours d'une enfance socioculturelle particulière à notre société de classes. Autrement dit, elle ne peut rien nous dire sur ce qui dans la personnalité de l'adulte est *susceptible* d'être produit par les pratiques sociales. Susceptible : ces pratiques peuvent, en effet, être métabolisées par les structures enfantines à l'œuvre chez l'adulte et être vécues, alors, consciemment et inconsciemment, comme de nouvelles métamorphoses de la relation enfant-parent.

Ensuite, la frontière avec les disciplines couvrant les champs en interaction avec ce même objet d'étude, la psychologie individuelle : que ces champs soient l'Histoire, la sociologie au sens le plus large, l'analyse des institutions et organisations, l'idéologie, etc. Prétendre, comme certains analystes : « Cela, c'est de la sociologie, ce n'est pas mon domaine » n'est certes pas faux. Mais ce refus global, cette situation de splendide isolement aboutissent, dans la pratique, à la négation pure et simple du fait social. (Et quand on ne peut faire autrement, on personnalise ce fait social en parlant du « socius » ; et l'on procède comme s'il s'agissait d'un « Monsieur Socius », d'un individu qui viendrait mettre de manière tout à fait intempestive son grain de sel ou de sable dans l'interaction relationnelle qu'est l'analyse : « Que ce monsieur Socius veuille bien se retirer, il n'est pas ici à sa place ! ».)

Et, enfin, les psychanalystes devraient se donner la capacité d'accéder à la dimension, à la *pensée du changement*. Comment est-il possible ainsi que nous le disions plus haut, que toute une soirée d'une grande Associa-

(9) Non pour des raisons d'ordre métaphysique, mais en raison des particularités de l'espèce, certaines d'ordre biologique, neurophysiologique, et d'autre d'ordre socioculturel.

tion de Psychanalyse se déroule sur le thème, et sous le titre, de *L'adolescent d'aujourd'hui*, sans qu'à aucun moment la question ne soit posée : l'adolescent d'aujourd'hui... est-il différent de celui d'hier ? Et, si oui, dans quelle mesure et de quelle manière ?

Est-ce le seul mode d'exercice, au cas par cas — la fameuse image de l'arbre qui cache la forêt —, qui empêche l'analyste de voir que le paysage lui-même change ? Tel un bon artisan qui, à vivre au jour le jour et tellement penché sur son établi, qu'il ne verrait pas que le style Louis XV à force de changer imperceptiblement est devenu du pur Louis XVI... Ou est-ce encore que l'analyste, pris dans la relation analytique et pris dans la société changeante, change lui aussi et sans s'en apercevoir : interaction relationnelle, mais de deux partenaires qui ne sont plus tout à fait les mêmes...

Vissé dans le fauteuil de son époque historique, entraîné par le patient dans une danse que mène ce dernier, l'analyste est, de plus, *empêché* de penser le changement par le triple verrou d'un concept de nature humaine, d'un conflit œdipien immuable, d'un complexe paternel se transmettant héréditairement.

Non pas, donc, étroitesse d'esprit. Mais un ensemble d'effets qui s'ajoutent les uns aux autres.

Et, pourtant, dans sa pratique même l'analyste ne pourrait que tirer avantage d'un regard plus exact sur le monde changeant et contradictoire dans lequel vivent et changent ses patients. Avantage pour conceptualiser les modifications, dans la technique de la relation, la problématique nouvelle des identifications, les configurations imagoïques et fantasmatiques inédites, les investissements défensifs neufs, les formes historiques de l'Œdipe, les problèmes de la prévention.

2. LA SOCIOPSYCHANALYSE INSTITUTIONNELLE ET LE POUVOIR

Que dire en quelques mots (10) de la sociopsychanalyse ?

Tout d'abord qu'elle ne vise nullement à modifier la psychanalyse ni à intervenir dans son champ propre. Elle n'est pas non plus une sociologie, c'est-à-dire une étude du fait social global, ni une tentative d'action au niveau de la société dans son ensemble. Elle n'est ni une vision psychanalytique du social, ni une tentative de réduction sociologique de la psychanalyse.

Son objet électif d'étude est *l'articulation* entre champ social et champ de la psychologie individuelle et collective. Non pas cette articulation comme un emplacement susceptible d'être décrit avec une existence propre. Mais comme un lieu de passage pour les mouvements, les jeux

(10) Nous renvoyons le lecteur à nos propres ouvrages ainsi qu'aux sept numéros de *Sociopsychanalyse* déjà parus, au livre de Gérard LÉVY et Claire RUEFF, et à ceux de Jacky BEILLEROT.

de force à l'œuvre entre ces champs — dans les deux sens. Et dans la mesure où la psychologie individuelle et collective de l'adulte est *pour partie* — pour tout ce qui concerne l'enfant et l'enfance — du ressort de la psychanalyse, l'apport de cette dernière apparaît irremplaçable.

Enfin, la sociopsychanalyse est, depuis presque dix ans, une pratique dont les méthodes, faut-il le dire, sont fort différentes de celles de la psychanalyse.

Le lieu social — ou un des lieux — où nous paraît pouvoir être étudié ce qui circule au niveau de l'*articulation* que nous venons d'évoquer est le fragment spécialisé de la société globale que réalise l'Institution-organisation. Qu'il s'agisse, pour prendre des cas déjà étudiés par nous, d'établissements scolaires (du lycée à la maternelle), d'une consultation de psychiatres du secteur, d'un syndicat ou de partis politiques, d'une association de psychologues, d'un centre de formation, d'un internat spécialisé, d'une école d'assistantes sociales, de certains lieux de production à visée plus directement économique, et même de villages collectifs ujamaa dans la lointaine Tanzanie, etc. A l'intérieur de l'Institution-organisation, l'intervention se déroule avec seulement l'un des niveaux de la division du travail : enseignants *ou bien* enseignés *ou bien* administration, section syndicale *ou bien* l'une d'entre les instances hiérarchiques, équipe psychiatrique de secteur, adolescents d'un internat *ou bien* éducateurs *ou bien* administration, etc.

Les rapports se font entre ce collectif demandeur (que nous nommons classe ou groupe institutionnel) et le groupe sp. Le collectif demandeur est inséré dans la vie active, professionnelle, sociale : et c'est sur cette insertion que son discours porte. En particulier aucune interprétation n'est faite qui concernerait la psychologie individuelle des membres de ce collectif. C'est sur leur travail social que porte leur interrogation : c'est-à-dire qu'outre leurs résistances intérieures et psychologiques au changement ce sont toutes les résistances, tous les obstacles en provenance de la société actuelle qui font progressivement leur entrée en scène au fur et à mesure que ce collectif essaie de modifier le *statu quo*. Le social et sa logique sont là — et bien là ! — présents dans chaque intervention.

Quelle est la visée de l'intervention ?

Elle vise, pour les participants, à une meilleure appréciation aussi bien des éléments psychologiques et idéologiques à l'œuvre dans la personnalité de chacun que du *comment* ces éléments sont suscités, travaillés, par l'organisation et le fonctionnement internes de l'Institution. Cette organisation, ce fonctionnement étant eux-mêmes induits par le social extra-institutionnel. En somme, la visée est celle de prises de conscience (et, éventuellement, de modification de la personnalité) différentes de celles que peut induire le travail psychanalytique. En effet, c'est le secteur de la personnalité adulte en interaction avec l'environnement social qui est ici concerné ; et c'est par le biais de l'étude, par lui-même avant tout, des répercussions de ses positions dynamiques par rapport aux autres collectifs de l'Institution (et par rapport aussi au groupe sp) que le

collectif demandeur procède à ces prises de conscience remaniantes.

Les différences avec la méthode psychanalytique sont nettes : rapport de collectif à collectif (du collectif demandeur avec le groupe sp et avec les autres collectifs de l'Institution) ; collectif demandeur inséré socialement ; matériel demandé concernant le travail et l'Institution ; présence de la logique institutionnelle et sociale, etc...

Ce qui est ici en jeu, c'est bien l'articulation, l'interaction, les contradictions et conflits en chacun entre l'actuel institutionnel et social d'une part et l'inactuel d'autre part.

L'actuel : production d'un acte social spécialisé par un collectif, lequel est constitué de travailleurs (au sens le plus large) : travailleurs qui sont des adultes sociaux, et non des protagonistes de la relation enfant-parent ; logique en action d'une certaine société ; organisation interne et externe d'une certaine Institution ; présence d'une certaine idéologie, etc. Tous éléments qui conditionnent la progression des prises de consciences et qui sont progressivement vécus comme tels au travers d'un certain nombre d'actes institutionnels.

L'inactuel. Il est double. Car le fait ancien, et qui demeure chez l'adulte, de l'inégalité objective et des différences entre parents et enfants et le fait d'une enfance socioculturelle modelée par l'idéologie dominante, ce double fait, ce premier inactuel présent en l'actuel ne doivent pas faire oublier — à moins de tomber dans un culturalisme naïf — que le vécu et la mise en forme de ces faits par l'enfant au moment même de leur survenue étaient déjà d'une certaine manière largement inactuels. Car ils étaient appréhendés, transfigurés, organisés, remaniés au travers de tout un réseau complexe de fantasmes conscients et inconscients, de désirs et de peurs (11).

Mais pourquoi, demandera-t-on, si ce sont des effets de prise de conscience au niveau de la personnalité individuelle adulte qui sont visés, le travail et sa méthodologie concernent-ils nécessairement un collectif ?

C'est que dans l'Institution — où s'incarne ici la dimension du social — le rôle indispensable, quant à l'acte global de l'Institution (que ce soit de produire des voitures ou des diplômes, qu'il s'agisse de la défense syndicale des travailleurs ou de la transformation politique de la société), est tenu par un collectif et non par un individu. C'est la catégorie des enseignants ou des enseignants qui est *socialement* pertinente dans un lycée et non tel enseignant ou tel enseigné. Dès lors, l'appréhension de la participation à cet acte institutionnel, la conscience de l'acte partiel effectué par chaque niveau, de la division du travail, la conscience de sa nécessité, l'élaboration de tous les mouvements institutionnels passent nécessairement par le collectif producteur de cet acte partiel.

(11) Ce double inactuel s'exprime et se trouve pris en compte dans la méthode sp par la reconnaissance dans le groupe demandeur de certains processus collectifs (régression œdipienne ou plus archaïque, culpabilités diverses) et de certains réseaux particuliers et collectifs de fantasmes (de famille unie ou morcelée, de bons ou mauvais parents ou enfants, etc.).

Sans un tel branchage sur le social par une Institution inscrite dans la société et en subissant la logique ; sans une réflexion par un collectif qui puisse suivre dans l'Institution l'effet de son acte et qui puisse mesurer le degré de pouvoir qu'il a ou non sur cet acte ; sans un travail de prise de conscience de la manière dont s'articulent les actes partiels des divers collectifs et de la manière dont opère le pouvoir de ces collectifs les uns sur les autres (en particulier de par l'utilisation, plus ou moins consciente, pour certains d'entre eux, de la puissance du passé infantin grâce auquel ils sont vécus comme des images d'autorité parentale) — alors, nous demeurons au seul niveau d'une dynamique de groupe, laquelle ne met en jeu que des éléments inactuels de la relation parents-enfants.

Tout le problème dans une intervention intéressant un collectif social est que précisément le social ne s'échappe pas.

À titre d'illustrations, citons, parmi d'autres, trois phénomènes *spontanés* concernant le pouvoir institutionnel et qui apparaissent lorsqu'un groupe institutionnel, tel que nous l'avons défini, se réunit régulièrement (avec ou sans nous) sans la présence d'éléments d'autres niveaux de l'Institution :

- le thème du pouvoir, le désir d'un pouvoir sur leur acte dans l'Institution sont *constamment* évoqués ;
- lorsqu'un tel groupe ne dispose pas de pouvoir sur cet acte, ou de très peu de pouvoir, un vécu de psychologie individuelle prédomine ;
- enfin chaque fois qu'un mouvement a lieu pour recouvrer du pouvoir sur cet acte, des phénomènes ressortant de la culpabilité apparaissent (fuite en avant « suicidaires », vécu dépressif, angoisse de solitude, etc.).

Dans le premier cas, le thème du pouvoir collectif témoigne de l'inscription au niveau actuel, institutionnel, social — et non pas au niveau inactuel.

Dans le deuxième cas, la traversée de l'articulation entre personnalité sociale et personnalité infantile s'effectue dans le sens d'une régression : ce que nous nommons la régression du politique (12) au psychofamilial. Le pouvoir/non-pouvoir y est appréhendé non pas au niveau de réalité du rapport entre acte et son effet, mais y est vécu en termes, ici non pertinents dans le réel social, de puissance / angoisse de castration ou de toute-puissance / angoisse de néantisation, selon l'importance de la régression.

Dans le troisième cas, cette traversée s'effectue dans le sens d'une progression du psychofamilial au politique.

L'intervention n'a donc pas que des effets « psychologiques » — fût-ce au sens le plus large et concernant cette partie de la personnalité produite par le social. Elle porte aussi sur une meilleure conscience du lien existant entre l'organisation du travail et du pouvoir dans telle institution et le développement ou le non-développement de la personnalité sociale, et

(12) Le terme de politique concernant ici le phénomène de pouvoir collectif dans l'Institution.

sur une meilleure conscience de l'articulation entre cette personnalité sociale et la personnalité infantine. Elle concerne donc les divers éléments en jeu dans le rapport entre psychologie individuelle ou collective et société.

On voit, par le choix des termes eux-mêmes, qu'une telle théorisation de phénomènes, apparaissant eux spontanément (13), s'accompagne d'options politiques, au sens le plus large de ce terme. Le pouvoir collectif est pour nous une bonne chose, sous condition de trouver des formes d'organisation permettant le travail collectif et la vie sociale.

Dans le domaine des « sciences » humaines, sociales, économiques, il ne nous semble pas qu'il puisse exister de théorisation sans des options politiques et anthropologiques. Le plus souvent ces options ne sont simplement pas explicitées.

Par exemple, si les praticiens de l'organisation du travail et de la psychosociologie nord-américaine ne laissent jamais se réunir seul un groupe institutionnel, au sens où nous l'entendons, c'est bien parce qu'ils ont constaté empiriquement que le problème du pouvoir sur son acte dans le travail s'y trouvait chaque fois évoqué. Quant à la sociologie nord-américaine, elle a tendance à considérer que le pouvoir est une « chose », laquelle doit être administrée par des spécialistes pour le plus grand bien de chacun.

Option, donc, et politique autant qu'anthropologique.

Option sur l'homme : un homme sans pouvoir est-il ou n'est-il pas un homme mutilé ? Il est classique de prétendre — Wallon et Freud seraient sur ce point d'accord — que le développement de la personnalité de l'enfant s'opère en deux grandes étapes. Première étape : celle, archaïque, où prédominent le fantasme, une certaine indistinction entre sujet et objet, l'absence de limites spatio-temporelles précises, un fonctionnement selon une loi du tout ou rien. Seconde étape : liée à la maturation des différents appareils. Pour notre part, nous avons tendance à centrer cette seconde phase sur le thème de l'Acte. Que cet acte soit moteur (marcher, prendre), perceptif (reconnaître, différencier), langagier (parler, communiquer), sphinctérien (maîtriser, contrôler). Plus nouveau, surtout, est de définir cet acte comme *pouvoir* sur l'extérieur.

Option sur l'homme, donc : scul du pouvoir sur ses actes permet à l'individu de sortir, partiellement tout au moins, du monde de l'archaïsme et du fantasme.

Option, et c'est là un point fondamental, sur le mode d'organisation du travail et sur la structure institutionnelle qui conditionnent dans une large mesure les possibilités de développement de la personnalité adulte. Mais la structure de l'Institution est produite, aussi, par la structure économique de la société.

Option donc sur la société. Car, outre le dernier point, bon nombre des phénomènes d'allure régressive et que nous voyons se développer

(13) Comme, dans le domaine de la Psychanalyse, apparaissent spontanément le transfert, la projection, les identifications...

dans la personnalité de l'adulte (ennui ou fatigue, dépression ou angoisse, alcoolisme ou drogue) ou dans le cours du processus de travail (allergie au travail, absentéisme, turnover) ou bien au niveau de la société globale (violence, intolérances diverses) nous paraissent pouvoir être mis en rapport avec la dépossession de plus en plus grande de son pouvoir sur ses actes pour le travailleur et le citoyen, avec la paupérisation progressive de tout un chacun en pouvoir sur ces actes, dans un monde qu'il sent lui échapper.

Quelle serait alors la société souhaitable ? A chacun de répondre à cette question.

Mais tout comme Politzer a pu parler autrefois du « drame humain » à prendre en compte dans sa singularité, le drame social lui aussi existe, non moins important. Et tout comme l'Inconscient nous agit sans que nous le sachions, le social lui aussi nous transforme à notre insu.

La psychanalyse, si grands soient ses mérites, ne peut nullement nous informer sur cette transformation. Et une certaine conscience de ce travail sur nous du social est inséparable de choix, d'options politiques et anthropologiques. Est inséparable d'une explicitation de ces options et de leurs implications diverses. Et, bien entendu, est inséparable d'une action, à des niveaux adéquats, institutionnels ici, sur la réalité sociale.

RÉSUMÉ. — *Qu'est-ce que le pouvoir pour la psychanalyse ? Rien, en théorie du moins, que son expression comme fantasme : de puissance ou de castration, de toute-puissance ou de néantisation.*

A prendre ainsi la vie sociale pour un songe, on s'expose à de sévères effets en retour. Ils ont nom aujourd'hui Lacan, ici, Hartmann, là-bas.

Mais l'anecdote risque de cacher les problèmes de fond. Jamais vraiment affrontés par la psychanalyse officielle depuis ses origines.

A savoir : quel rapport théorique, de nécessité ou bien de complaisance, la psychanalyse entretient-elle avec le fait social ? Lui reconnaît-elle une existence propre et fondée en droit ? Pense-t-elle qu'elle donne accès, à elle seule, à l'entier de la personnalité ? Ou bien, c'est là notre avis, ne parle-t-elle jamais chez l'adulte que de l'enfant — de l'enfant d'une socioculture et d'une classe sociale ? Parce qu'elle n'a ni les outils, ni les concepts pour comprendre, ce qui dans la personnalité de l'adulte se produit de neuf de par les contradictions de la vie sociale. Elle ne sait rien non plus sur le pouvoir, la société, le travail, l'Histoire, l'avenir. C'est sur cet au-delà du champ psychanalytique que travaille la sociopsychanalyse.

Peut-être la grave crise qu'elle traverse actuellement aidera-t-elle la psychanalyse à aborder enfin le problème de ses limites, celui de son articulation avec ce qui n'est pas elle, et, enfin, celui de son incapacité de toujours à penser le changement historique des formes psychiques. Il y faudra l'abandon de vieilles lunes idéologiques, expressions, à leur manière, du pouvoir social dominant : la nature humaine, l'inconscient invariant, l'Œdipe invariable, la loi (phallogratique) du Père.